

AUBE
D'UN SOIR

Marcel Chetrit

Aube d'un soir

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2019

Pour tout contact :
Éditions Persée – 27 allée des 5 Continents –
ZA du Chêne Ferré – 44120 Vertou
www.editions-persee.fr

DU MÊME AUTEUR

Liliana, ailleurs, encore, Paris l'Harmattan, 2011

Un foulard dans le vent, Éditions Persée, 2014

Poésie et livres d'artiste

Pour un anniversaire, poèmes et peintures Marcel Chetrit. 2005

Dans l'Alternance. Poèmes et peintures Marcel Chetrit. 2007

Spiritual Matter, 1994

Au son du pinceau, peintures. 2010

Requiem-Kaddish, peintures et vidéo. 2013

Bas de soie, petits bas cousus, chaussettes, poème Colette

Leinman. *Résonnance visuelle*, Marcel Chetrit. 2017

Je trahirai, demain, poème Marianne Cohn.

Echo Visuel, Marcel Chetrit. 2018

Dans le sillage d'un anniversaire, poème Simone Molina

Résonnance visuelle, Marcel Chetrit. 2019

Elle : Quel bruit, c'est vraiment insupportable.
Lui, levant les yeux de son journal, surpris et heureux qu'elle s'adresse à lui alors qu'ils sont là, assis dans ce jardin tous les matins, depuis bientôt deux semaines à s'épier, lui sous son journal et elle avec son livre : Pardon, qu'est-ce que vous dites ?

Elle : Je dis, que c'est vraiment insupportable ce spectacle.

Lui, portant sa main gauche vers son oreille : Désolé, je suis un peu dur de la feuille.

Elle le regarde amusée, par-dessus ses lunettes, prête à l'interroger sur cette drôle d'expression.

Lui, se raclant la gorge : C'est une expression, je veux dire que je n'entends pas bien, surtout avec le bruit qu'il fait.

Elle : On devrait interdire ça.

Lui : Ce qu'il ne faut pas faire, pour survivre.

Elle : Je n'ai rien contre lui, mais qu'il aille taper sur ses boîtes de conserve un peu plus loin.

Lui : C'est vrai, ça casse les oreilles... Il est doué tout de même, avec des boîtes et des seaux en plastique, il arrive à jouer comme sur un ensemble à percussion.

Elle : Ça ne vous dérange pas ce tintamarre ?

Lui : C'est surtout le spectacle, quelle misère.

Elle : Mais la musique, ça vous plaît ?

Lui : C'est vrai qu'il casse les oreilles, mais tout de même il a du rythme, regardez comme les jeunes, là, se trémoussent en

rythme... Il y a bien longtemps, dans ma jeunesse j'ai joué de l'accordéon.

Elle le regarde, amusée, et lui demande : Et à présent ?

Lui : À présent, les mains, les doigts comme du bois.

Elle : Ce quartier est plein de types qui traînent sur les trottoirs. Il y a aussi ce type qui joue de l'accordéon, dans la rue pas loin du marché, vous le connaissez ?

Lui : Si je le connais, lui ce n'est pas un « *homeless* » c'est une des figures de Tel-Aviv, enfin du quartier, mais quelle histoire !

Elle : Parfois je passe dans la rue, il est là avec quelques personnes assises autour de lui. Ils bavardent, enfin c'est surtout lui, il raconte des histoires, il semble intarissable. Il m'a invitée souvent à venir m'asseoir, mais j'ai toujours refusé, j'étais gênée...

Lui : C'est la rue Baalei Melaha, la rue des artisans. Un vieil immeuble de briques rouges tout délabré, avec des volets en bois comme dans les maisons turques de l'époque. Il y avait là des artisans, des petits métiers, tailleurs, cordonniers, menuisiers, tapisiers. Les ateliers étaient vétustes, ils furent sûrement construits dans les années vingt ou trente. Lui, Alberto, travaillait comme tapissier dans cet immeuble, devant lequel il est assis à présent.

Elle : Mais que s'est-il passé alors ?

Lui : Il y a quelques années, la municipalité a décidé d'expulser les artisans et de fermer tout l'immeuble qui était devenu dangereux pour les occupants. Ils ont muré les portes et les fenêtres et jeté tout le monde à la rue.

Elle : Alberto ?

Lui : Tous les artisans sont partis, sauf Alberto. Il a décidé qu'il était trop vieux pour recommencer ailleurs et puis quitter son milieu, ses voisins, toutes ses connaissances, son travail, son gagne-pain.

Elle : C'est vrai ça n'a pas dû être facile, un vrai *balagan*, du chambardement quoi, on s'attache aux endroits.

Lui : Après tant d'années.

Elle : Une habitude, on prend chaque matin le même chemin, puis un jour la route est barrée pour travaux, ça chamboule tout.

Lui : Les voisins ont dû y être pour quelque chose, car Alberto parti, plus de réunions le vendredi autour de son accordéon. Alors, il s'est installé sur le trottoir, et a continué à travailler dans la rue. On lui amenait des chaises, des divans à réparer. Des voisins lui prêtaient une cave où il entreposait son matériel pour la nuit, moi-même je lui ai apporté une chaise à réparer, il y a déjà bien longtemps.

Elle : La municipalité ne lui faisait pas d'histoires ? Tout de même, travailler sur le trottoir !

Lui : Alberto, c'était et c'est toujours une figure du quartier. Les fonctionnaires de la mairie venaient dans l'espoir de le déloger, mais chaque fois ils repartaient bredouilles, charmés par son charisme. Un vrai moulin à paroles, je crois bien que ses chaises à retaper étaient un prétexte, pour rester là sur le trottoir avec sa petite compagnie, son accordéon et surtout la palabre.

Elle : Ça ne doit pas être facile, gagner sa vie ainsi !

Lui : Non, non, avec Alberto on ne peut pas savoir, je ne dirais pas qu'il est riche... enfin... ce qui est sûr, c'est que sa voiture l'attendait le long du trottoir d'en face, et pas n'importe quelle voiture...

Elle, en souriant : Mais alors, il travaille ou raconte des histoires ?

Lui : Les histoires, la palabre c'est son truc, ce bout de trottoir son royaume. Les vieux du quartier assis autour de lui sur des murets ou de vieilles chaises l'écoutent captivés, et lui raconte ses histoires en Bulgarie, non, peut-être en Hongrie, en fait je ne sais plus, son engagement au parti communiste, la prison à cause de son activité dans un mouvement sioniste, son évasion, puis les groupes clandestins qui aidaient les juifs à immigrer en Palestine.

Elle : Tout ça se passe en quelle langue ?

Lui : En hébreu bien sûr, mais aussi d'autres langues, ça je ne pourrais pas le dire, russe, hongrois ou autres. Il a des tatouages sur les épaules, à gauche sur l'omoplate la figure de Lénine, et devant si je me souviens bien Karl Marx, et sur l'autre épaule Theodore Herzl et je ne sais plus quelle grande figure du sionisme.

Elle : Oui, ça, je l'avais remarqué, ça m'a drôlement choquée au début, je trouvais ça tellement vulgaire. Entre nous, après la Shoah, se faire des tatouages, c'est révoltant.

Lui : Non, mais lui, c'était bien avant, il devait être jeune lorsqu'il a fait ça, après tout je pense que le quatrième tatouage était la figure de Jabotinsky, mais, avec le soleil et les rides, la peau se flétrit... En fait il porte toujours un tricot de corps sans manches et exhibe fièrement ses tatouages, comme sa vraie carte d'identité, comme si son histoire était inscrite là, sur ses épaules. Et puis, le vendredi matin, il joue de son accordéon, des musiques du folklore de son pays natal. Les vieux du quartier, assis sur les murets qui bordent le trottoir et sur des chaises brinquebalantes qu'il a lui-même réparées l'accompagnent en fredonnant les chansons, des larmes dans les yeux. Quand vient le temps où il faut se séparer, il joue L'Internationale et les premières notes de la *Tykva*, l'*Espérance* tandis que le groupe se disperse en se souhaitant *Shabbat Shalom*, à la semaine prochaine.

Elle, après un temps, regardant le jeune jouant sur ses bidons de plastique : Si ça continue, il va attraper une crise d'apoplexie, avec ce soleil, sur la tête et sur son dos, même pas une chemise à se mettre, quelle désolation.

Lui : En ce moment, il vient presque tous les jours. Lorsqu'on le jette du souk il vient ici, au jardin, puis il retourne au souk où il y a plus de mouvement. J'aimerais voir son visage, mais impossible, avec ses longs cheveux il a toujours la tête penchée sur ses boîtes comme s'il faisait corps avec elles. On le jette de partout.

Elle : L'autre jour, la police est venue le déloger, je l'ai vu partir avec tout son matériel, sans un mot, puis une demi-heure plus tard,

il était de retour et il s'est installé près du kiosque, sur la petite place, à l'entrée du marché Carmel.

Lui : Quoi ? près du kiosque ? là où Miri vient s'asseoir. Il ne manque pas de culot.

Elle : En fait ce n'était pas vendredi, alors la place était libre.

Lui : Mais elle, la pauvre, ce n'est pas facile, elle aurait pu faire une carrière et la voilà jetée, elle aussi, sur la voie publique... C'est vrai, elle a vieilli, sa voix, ça n'est plus ça.

Elle : Oui, une sacrée voix, en général le vendredi elle s'installe sur la place, près du kiosque, ça me remue chaque fois, je repense à ce soir où elle chantait... ce même soir, le chant de la paix, ce soir où... je veux dire... ce soir où Yitzhak Rabin...

Lui, troublé, reste un long moment silencieux, plongé soudain dans ses souvenirs. Les images, plutôt des impressions floues, défilent devant ses yeux, accentuant son trouble et sa difficulté à s'exprimer.

Elle, hésitante : Je suis désolée, ça m'est venu comme ça, je ne voulais pas...

Lui, il respire lourdement en proie à une forte émotion, cherche fébrilement un mouchoir dans la poche de son pantalon, essuie son front et son visage en sueur, puis d'une voix un peu hachée, recherchant ses mots : Non, ce n'est rien, on ne peut pas y échapper, oui j'y étais... Ah oui, j'y étais ce même soir, quelle atmosphère, on était là des milliers debout sur la place, venus le soutenir, tendus, inquiets, il y avait de l'électricité dans l'air. Rabin a parlé, de cette façon qu'il avait de faire des phrases hachées, concises, chaleureuses.

Elle, après un moment de silence : Moi j'étais chez une amie ce soir-là à Jérusalem, dans les vieux quartiers du centre, une artiste peintre, on regardait ses derniers travaux, des peintures abstraites sur de grandes feuilles qu'elle avait déroulées sur le parquet du salon, lorsque la nouvelle est arrivée, quelqu'un criait dans la rue, Rabin assassiné ! Sur le moment on s'est regardé, on ne voulait pas

y croire, un assassinat politique en Israël ? Oui, c'était la consternation. Mon amie s'est précipitée à la fenêtre dans l'espoir d'en entendre plus, mais l'homme, comme un mauvais vent, avait déjà disparu courant vers la place Tsion.

Lui : Tout de même, on avait l'impression que ça y était après Oslo, un accord possible avec les Palestiniens, et puis il y a eu le chant de la paix avec Miri, Rabin chantait aussi... son dernier chant... et soudain un silence de mort, la foule s'est immobilisée, on ne bougeait plus sans savoir pourquoi et la nouvelle a couru de bouche à oreille, on n'osait pas parler...

Elle : On a tout de suite allumé la radio. Le speaker bafouillait, ne savait trop quoi dire, comment le dire. Il s'était passé quelque chose de grave, de tragique, mais il ne pouvait pas encore dire... Rabin a été assassiné.

Lui : La cérémonie s'est terminée, l'estrade s'est vidée, et moi j'étais déjà près de rentrer chez moi, quand toute la foule s'est immobilisée.

Elle : En sortant de chez mon amie, je décidai de rentrer à pied, quel silence dans les rues, la place Tsion vide cette fois, désertée, les magasins, les cafés fermés, une chape de plomb, un silence effrayant recouvrait la ville, quelle tristesse, les jours qui suivirent, les drapeaux étaient en berne, le pays était en deuil.

Lui : Je ne sais comment, les jeunes ont allumé des bougies, ils étaient assis sur la place, d'autres sont venus les rejoindre, je crois bien qu'ils sont restés là jusqu'au matin, puis les jours suivants chacun apportait des bougies, venait s'asseoir un instant en silence. À la radio, à la télévision on essayait de faire le point, l'assassin, un jeune étudiant en droit, avait été arrêté sur le moment, on avait bien vu ces derniers temps des affiches, montrant Rabin affublé d'un uniforme SS, on n'avait pas pris ça au sérieux, ça semblait grotesque, des jeunes égarés ayant perdu le sens des choses.

Elle : Je me souviens des manifestations à Jérusalem, sur la place Tsion, j'avais très peur, une atmosphère de guerre civile. Les

jeunes portaient de grandes torches, brandissaient des pancartes avec des photos de Rabin affublé comme Arafat. Les chefs des partis politiques de droite, perchés sur le balcon d'un immeuble, crachaient des discours d'une violence rarement entendue en Israël. C'était vraiment effrayant, pourtant on ne pouvait imaginer qu'une telle colère, une telle haine allait se terminer par l'assassinat du Premier ministre... d'Yitzhak Rabin.

Lui : Cette colère, cette haine... terrible, je suis toujours surpris, c'est idiot, on a vécu des moments tellement horribles, et puis dans l'ancien temps ça n'était pas mieux, mais toujours notre naïveté.

Elle : C'est vrai on ne veut pas y croire... ça restera comme une profonde blessure, une cicatrice dans nos cœurs, enfin, je pense à notre génération.

Ils restent un moment silencieux, il esquisse vers elle, esquisse vers elle un signe de la main, un signe d'amitié. Elle aussi, émue, lui prend la main, ils se sourient puis gênés détournent leurs regards vers le tamtameur qui continue de troubler le silence en frappant avec force ses boîtes en plastique comme si rien ne pouvait le troubler.

Elle : Oui, mais là, c'est exagéré, c'est vrai on le jette de partout alors il vient nous casser les oreilles ici, il serait quand même mieux sur la place du marché. Il n'a même pas une bouteille d'eau.

Lui : Je peux aller lui chercher de l'eau au café et lui demander d'aller jouer plus loin. Je vois que ça ne vous plaît pas.

Elle : Les hommes, tous les mêmes, je vais y aller, vous me gardez la place hein.

Lui : Non, non, j'y vais, ça n'est pas loin, là derrière les arbres.

Elle : J'aime beaucoup ce jardin, surtout ce coin sous la pergola, le matin il n'y a personne, des mères avec des poussettes et des bébés. L'après-midi c'est autre chose.

Lui : Ah oui, comme aujourd'hui avec ce tamtameur. Bon, je vais y aller.

Elle : Au fait, on ne s'est pas présenté, moi c'est Lucia, et vous ?

Lui : Moi c'est Tino, enfin Albertino, mais on m'a toujours appelé Tino.

Lucia : Va pour Tino, comme Tino Rossi.

Tino : Lui il savait charmer toutes les femmes avec sa voix.

Lucia : Allez, laissez donc votre canne et prenez mon bras.

Tino : Non, non, sans ma canne je suis perdu.

Ils partent bras dessus, bras dessous, marchant à petits pas comme un vieux couple, vers le café qui se trouve derrière la rangée des grands arbres du Gan Meir. Le jeune tambourineur, pour une fois, les regarde passer sans pourtant cesser de défoncer ses boîtes de plastique. Tino détourne la tête tandis que Lucia lui décroche un sourire. Au contact du bras de Lucia, il éprouve un sentiment de bien-être, quelque chose de très lointain. Il propose : « Et si on s'asseyait là, un café, un thé peut-être, est-ce que je peux vous inviter ? » Elle le regarde avec un sourire, disant : « Mais d'abord je vais apporter une bouteille d'eau à ce pauvre garçon et même un gâteau, un croissant, il en reste là sur le bar. »

Tino : bien, bonne idée, mais c'est moi qui invite, je vais m'asseoir là, à cette table en attendant. Je suis désolé, ma jambe me fait des problèmes.

Lucia s'éloigne avec la bouteille d'eau et le croissant. Tino la regarde. Elle est petite, non pas petite, moyenne disons, mais elle a fière allure. Elle marche bien droite, sa robe bleu foncé dansant de droite à gauche à chaque pas. Il observe un instant le balancement de ses hanches tout en se reprochant ce mouvement spontané qu'il a de fixer son regard sur le bas du dos et les jambes. Quel âge peut-elle avoir, plus de soixante-dix, non pas beaucoup plus, mais loin des quatre-vingts tout de même. Soixante-douze, qu'est-ce que ça peut faire, lui s'approche des quatre-vingts, pas de quoi en faire une histoire. Alors que va-t-il chercher ? Ah ces

vieilles habitudes, ce regard qui fouille, qui déshabille le corps de la femme, le perçoit dans ses moindres mouvements. Sa coiffure, elle se teint les cheveux, ça fait plus jeune, mais après tout pour-quoi pas. Quel idiot avec tes pensées stupides. Un ballon arrive à ses pieds. Il lève la tête, un petit garçon est là qui ramasse la balle. Il lui sourit, échanges de regards, et le petit s'enfuit vers sa mère plongée dans son téléphone portable. Son regard retourne vers Lucia qui est en conversation avec le tamtameur. Celui-ci la regarde sans comprendre ce qu'elle lui dit. Il prend la bouteille, sourit faisant un geste de merci de la main. Tino a tout de suite senti une attirance, un désir de proximité irraisonné. Ils se sont observés depuis deux semaines, assis l'un à côté de l'autre sur ces bancs, sortes de sièges en bois et métal disposés face à face ou bien en angle de façon à être ensemble sans être trop près. Tino arrivait toujours le premier; non pas toujours. Ça dépendait de son humeur le matin au réveil, sans comprendre tellement pourquoi, parfois c'était comme une corvée, se lever, vaquer à ses occupations, la douche, trouver une chemise pas trop froissée, décidément cette femme de ménage, ramasser le journal près de sa porte, puis le café sur la terrasse, les oiseaux qui piaillent dans les branchages, parcourir les gros titres, plier le journal, remettre à plus tard la lecture. Tourner en rond dans la maison, avant de se décider à sortir faire sa promenade du matin. Ces dernières semaines, sans vraiment y prendre garde il se levait d'un bond, parfois en chantonnant et, dès le café avalé, se dirigeait vers sa place au jardin, son journal sous le bras. Bien assis le regard plongé dans son journal, il levait de temps en temps les yeux, observant les alentours, déjà inquiet après quelques jours de ne pas la voir apparaître et poussant un soupir de soulagement lorsqu'elle apparaissait à l'entrée du jardin, près de la pergola. Elle aurait pu s'asseoir dans différents endroits, mais ses pas la portaient toujours vers la pergola où était assis Tino, plongé dans son journal.